



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

FEUILLET DE ST SYMÉON

N°91 EXALTATION DE LA SAINTE CROIX
ET DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE COMPLÉMENT 2021

Le présent feuillet complète les feuillets N° 33 pour le 12e Dimanche après la Pentecôte et N° 37 pour l'Exaltation de la Sainte Croix de l'année 2020

Homélie du P. Boris Bobrinsky
12e dimanche après la Pentecôte 1996
LE JEUNE HOMME RICHE (Mt 19 16-26)

Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit.

Lorsqu'à Alexandrie un jeune homme nommé Antoine entendit ces paroles à l'église, il les entendit comme si elles venaient de la bouche du Christ lui-même, et comme s'adressant à lui de la manière la plus absolue, la plus radicale, la plus personnelle. Il fit ce que Jésus demandait au jeune homme riche: il vendit ses biens, il les donna aux pauvres et s'en alla au désert. Combien d'hommes et de femmes, au cours de deux mille ans d'histoire du christianisme, ont entendu ces paroles et les ont appliquées non seulement à la lettre, mais aussi selon l'esprit!



Dans la rencontre du Seigneur avec le jeune homme riche, il y a à la fois une très grande douceur et une très grande tristesse. Une grande douceur parce que ce jeune homme, comme tant de jeunes de toutes les époques, court vers le bien, court vers le Seigneur, se tourne vers Lui de tout son cœur, d'un cœur pur, d'un cœur aimant. D'ailleurs l'évangéliste Marc ajoute ce que les autres ne disent pas: « Jésus, le regardant, l'aima » (Mc 10,21). Il y a là justement la manifestation de douceur, d'une flamme réciproque d'amour entre le jeune homme et Jésus. Le jeune homme reconnaît qu'il a véritablement accompli tous les commandements et la Loi. C'est un juste, c'est un pieux, c'est un zélé. Pourtant il sent au cœur de lui-même que quelque chose lui manque. Et c'est ainsi qu'il demande au Seigneur : « que me manque-t-il encore? Parce que tout cela je l'ai observé depuis ma jeunesse. Depuis ma jeunesse ... » Le Seigneur lui répond alors, l'entraînant comme tant de fois il entraîne ses auditeurs – la Samaritaine, ses disciples, les apôtres ... – à un autre niveau: « si tu veux être parfait » – et nous lisons dans l'Evangile : « Soyez parfait, comme votre Père céleste est parfait » (Mt 5,48) – donc « si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel. Et puis viens, suis-moi. »

Jésus propose une suite d'actes à faire. Il faut d'abord "aller", donc retourner dans sa maison, dans ce monde. Retourner parmi ses biens, auxquels on est attaché. "Vends ce que tu possèdes" : ce que nous possédons, ce ne sont pas seulement les biens matériels, c'est tout ce qui remplit notre cœur: nos ambitions, nos désirs, notre carrière, notre sentiment d'avoir atteint quelque chose, même sur le plan spirituel. Nous avons réalisé

ce que nous voulions réaliser dans notre existence et nous nous accrochons à cela : nous nous accrochons à nos titres, à notre vêtement, à notre habit. Ceux qui entrent dans la vie monastique diront au Seigneur: " oui, nous avons tout abandonné pour Toi, nous sommes là ". Les prêtres diront: " voilà, nous sommes entrés dans le sacerdoce pour Te servir". Ne faudrait-il pas pourtant se dire que tout ce que j'ai fait, si je le considère comme un acquis, ou comme un mérite, comme un bien en fin de compte, je dois le vendre. Je dois m'en dessaisir. Je dois ne pas me considérer comme ayant acquis, comme ayant mérité, comme ayant atteint quelque chose. Je dois me défaire de cela, le donner aux pauvres, c'est à dire le donner à la fois aux pauvres et au Pauvre qu'est le Seigneur. Tout ce que je pense avoir gagné dans ma vie, longue ou brève, ne pas le garder pour moi, mais tout donner, tout remettre, tout mettre aux pieds du Seigneur.

C'est un chemin de croix parce que cela signifie qu'il faut mourir: mourir non seulement pour le monde, mais mourir pour ce monde qui est à l'intérieur de moi. Mourir pour tout ce que j'aime, pour tout ce qui m'est cher, que ce soit la propriété, que ce soit les titres, et autre chose encore. « Donne- le aux pauvres », c'est-à-dire constamment voir dans mon prochain, dans ceux qui sont autour de moi le visage du Christ, et vouloir partager, vouloir m'oublier en eux, vouloir me crucifier pour eux, comme le dit saint Paul. Et pourtant ce n'est pas tout, cela ne suffit pas. Saint Paul le dit aussi dans la première épître aux Corinthiens : « quand je donnerais toutes mes possessions aux affamés, si je n'ai pas l'amour, je n'y gagne rien» (1 Cor 13,3).

D'abord le Seigneur dit « va »; ensuite le Seigneur dit « viens ». « Vends ce que tu possèdes. Puis viens, suis-moi », Comme il le dit aux apôtres, à Pierre et à André: «suis-moi », Il le dira à Jean, tout à la fin du quatrième évangile:« Toi, suis-moi,» Va à ma suite, cela veut dire aussi "va à ma ressemblance, va comme le Maître". N'oublions pas que le serviteur n'est pas plus grand que le maître. Nous ne sommes que des serviteurs, des serviteurs indignes, des serviteurs toujours infidèles, des serviteurs toujours en repentance, toujours ayant besoin de conversion, toujours n'ayant fait que ce que nous devons faire, et encore très mal. Par conséquent ce « viens, suis-moi» est évidemment l'appel à un amour infini, à une rencontre et à un face à face, à un cœur à cœur, à une vie à vie avec le Seigneur où désormais ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi.

Il n'est pas possible de réaliser cette vie nouvelle en Christ si nous restons encore possesseurs, possédants, semblables à celui qui voulait engranger toujours de plus en plus dans ses greniers, toutes ses possessions assemblées et son avoir. Car pour nous remplir de l'unique nécessaire, nous devons d'abord et constamment nous dessaisir. L'unique nécessaire est là, à notre portée, près de nous, que nous soyons dans une communauté monastique ou dans le monde. «Va, vends et viens », cette parole nous concerne tous de la même manière : tous de la même manière nous devons chercher l'essentiel, acquérir l'Esprit Saint et nous remplir de la vie de Dieu, qui est grâce infinie et amour infini. Amen.

L'APPEL DU SEIGNEUR

Homélie du P. Placide Deseille pour le 12e dimanche de Matthieu 2006

L'Évangile d'aujourd'hui s'inscrit d'une certaine façon parmi les récits de vocations qui sont assez nombreux dans les Livres saints, mais à la différence des autres, notamment des récits de la vocation des apôtres, celui-ci s'achève mal. La vocation des apôtres était, si je puis dire, une double vocation, car ils étaient appelés par le Seigneur, d'une part à un ministère dans l'Église future, un ministère qu'ils auraient à accomplir après la Pentecôte et auquel le Seigneur les formait en les réunissant auprès de lui, en leur faisant partager sa vie quotidienne, son propre ministère. Mais ils étaient appelés

aussi, d'autre part, à quelque chose de plus intime, à quelque chose d'un ordre un peu différent, qui était cette intimité elle-même, cette proximité quotidienne avec lui. Et après la Pentecôte, on verra dans l'Église précisément deux genres distincts de vocations, qui se différencieront peu à peu. Il y a donc, d'une part, la vocation au ministère, la vocation au sacerdoce notamment. Il s'agit là d'une véritable vocation au sens propre, en ce sens que c'est à quelques-uns que cet appel s'adressera, et il sera adressé normalement par l'évêque. Contrairement à ce qu'on pense souvent aujourd'hui, la vocation au sacerdoce n'est pas simplement quelque chose que tel ou tel chrétien ressentirait intérieurement. La vocation au sacerdoce est la vocation au ministère, au service dans l'Église, et c'est pourquoi l'appel vient essentiellement de ceux qui, dans l'Église, ont succédé aux apôtres : les évêques. C'est à l'évêque, et aussi en quelque façon à la communauté chrétienne groupée autour de lui, qu'il revient d'appeler tel ou tel de ses membres au sacerdoce. Il est fort possible que ceux qui sont l'objet d'un tel appel ne ressentent pas un appel intérieur qui y corresponde. Dans l'histoire de l'Église, on voit combien de saints prêtres, combien de saints évêques ont été ainsi appelés au sacerdoce par un évêque, par l'épiscopat, alors qu'ils avaient une répugnance pour ce ministère qu'ils sentaient tellement au-dessus de leurs forces, dont ils se sentaient tellement indignes. Parfois, cette répugnance se manifestait d'une façon un peu trop énergique, ou par une fuite. Combien de saints ont fui au désert pour éviter le sacerdoce, pour éviter d'y être appelés par leur évêque. On raconte même que saint Jean Chrysostome un jour avait voulu ordonner prêtre un candidat qui s'y refusait et qui, au moment où le saint lui imposait les mains, lui a profondément mordu les doigts ! C'était manifester d'une façon un peu trop énergique cette résistance, mais une résistance suscitée par la grandeur du ministère confié, par la grandeur de cet appel.

Et il y a un autre genre de vocation, qui, à proprement parler, n'est pas strictement une vocation ; si, elle l'est, mais en ce sens que tout dans notre vie est réponse à un appel du Seigneur. Je veux parler de la vocation à la vie religieuse, à la vie monastique, qui correspond à cet autre aspect de la vocation des apôtres, à cette intimité, à cette proximité avec le Seigneur dans sa vie quotidienne, moins sous l'aspect d'un partage de son ministère que sous celui d'une vie d'intimité avec lui, d'une vie dans son amitié, dans sa proximité immédiate. Cet appel est adressé à tout chrétien fervent, c'est un aspect fondamental de la « vocation chrétienne », Il est possible d'y répondre en restant dans le monde ; c'est le choix libre, ou imposé par les circonstances, des « saints laïcs », Mais d'autres estimeront plus prudent, le monde étant ce qu'il est et eux-mêmes étant ce qu'ils sont, de se séparer du monde et de mener la « vie monastique », Ici, il s'agit moins d'un appel que d'une décision personnelle. Tous les textes anciens, tous les textes des pères de l'Église, je crois, emploient beaucoup moins le terme de « vocation » monastique que ceux de « décision » ou de « résolution » monastique. L'Évangile d'aujourd'hui montre bien que la vie chrétienne ne consiste pas simplement dans l'accomplissement d'un certain nombre de devoirs, dans la pratique d'un certain nombre de commandements ; c'est quelque chose de beaucoup plus personnel, de beaucoup plus personnaliste, je dirais. Ce à quoi tout vrai chrétien est appelé, c'est à vivre dans l'intimité du Seigneur. Simplement, certains vont choisir de tout quitter effectivement pour vivre plus authentiquement cette intimité avec le Seigneur en adoptant la vie monastique ; les autres seront seulement disposés à le faire, avec l'aide de la grâce, si des circonstances particulières le demandent, mais, en fait, ils restent dans le monde, se marient et gardent leurs biens, tout en étant détachés en esprit. Et c'est ce que le jeune homme dans l'Évangile d'aujourd'hui n'a pas voulu faire, parce qu'il avait de grands biens. Il pouvait avoir de grands biens et les quitter, il aurait ainsi gagné

encore plus de couronnes à abandonner tous ses biens pour suivre le Seigneur. Et l'on a dans l'Église des exemples de personnes immensément riches qui n'ont pas hésité à tout quitter et à tout abandonner pour suivre le Seigneur. On a eu jadis, en Gaule, l'exemple de saint Paulin de Nole.

Il était un des hommes les plus riches de l'Empire Romain et il n'a pas hésité à répondre pleinement à cet appel du Seigneur en quittant tout effectivement, et non en se détachant seulement intérieurement des liens des richesses, mais en vendant la plus grande partie de ses biens pour en donner le prix aux pauvres. Comme il avait été ordonné prêtre et finalement évêque, il avait quelques biens personnels, mais qu'il mettait totalement au service de l'Église.

Oui, la richesse en soi n'est pas un obstacle pour répondre véritablement au Seigneur, soit pour choisir la vie monastique, soit, si on vit tout de même dans le monde, pour être prêt à tout quitter pour le Seigneur, à lui être attaché et à lui seul. Que cet attachement pour lui soit vraiment le sens de toute notre vie. Ce qui est un obstacle, c'est l'attachement à la richesse. Mais évidemment, quand on possède la richesse, on risque fort de s'y attacher, on risque fort qu'elle devienne un obstacle qui nous empêche de choisir ainsi cette vie d'intimité avec le Christ. Vous me direz peut-être : « Mais parmi nous, il n'y a guère de riches, il n'y a guère de gens qui ont de grosses fortunes », c'est certain. Mais si nous comparons notre vie, notre niveau de vie dans nos pays occidentaux avec celui des deux tiers de l'humanité qui vivent dans des régions plus lointaines, que nous n'avons pas sous nos yeux, nous constatons que nous sommes des riches. Il suffit de parcourir nos villes et nos centres commerciaux pour voir combien notre civilisation ruisselle de richesses. Et je pense que la cause principale de la déchristianisation de notre monde occidental est là. C'est certainement cet afflux de richesses, ce niveau de vie relativement élevé dans lequel nous vivons qui est un obstacle, parce que nous y sommes attachés ; c'est un obstacle même à la foi chrétienne, purement et simplement.

Un économiste disait qu'une famille européenne « moyenne », qui a le chauffage central, qui a une machine à laver, qui a tous ces objets qui aujourd'hui font partie de notre confort quotidien, a le niveau de vie d'une famille romaine riche qui avait trente esclaves. Nous n'avons pas trente esclaves, ce sont ces machines qui en tiennent lieu. Mais si nous pouvons les avoir, c'est parce qu'il y a des gens qui manquent de tout dans le reste du monde et que notre système économique exploite. Les esclaves sont ailleurs, mais ils existent. Et s'il y a si peu de réponses à l'appel du Seigneur, à l'appel au sacerdoce, s'il y a si peu d'entrées dans les monastères, c'est sans aucun doute parce que nous baignons dans une civilisation de confort qui, de diverses manières, regorge de richesses auxquelles malheureusement nous sommes, peut-être inconsciemment, trop attachés.

L'Évangile d'aujourd'hui nous met ainsi en garde contre ce danger qui, encore une fois je crois, est l'une, non pas la seule, mais l'une des principales causes de la déchristianisation du monde à laquelle nous assistons, dont nous souffrons nous-mêmes. Cet évangile ne peut que nous laisser comme un arrière-goût d'amertume et de tristesse en voyant la tristesse de ce jeune homme que le Christ a aimé, qu'il appelait à son intimité et qui a préféré s'en détourner à cause de son attachement à ses biens matériels. Ne sommes-nous pas, inconsciemment, ses imitateurs ?

Faut-il que cet évangile nous laisse comme un arrière-goût d'amertume ? Je dirai non. Car en même temps qu'il nous montre le refus du jeune homme riche, il nous fait entrevoir l'amour infini du Christ pour nous, ce désir qu'il a de nous introduire dans son intimité, et cela doit d'abord nous aider, nous inciter à transformer notre vie chrétienne.

Car notre vie chrétienne consiste beaucoup trop à se mettre en règle avec un certain nombre d'usages, de préceptes, de commandements, alors qu'elle devrait être faite avant tout d'un amour personnel du Seigneur Jésus. Mais comment développer en nous un tel amour ? Il y a pour cela deux moyens essentiels : d'une part, la lecture de la parole de Dieu, de l'Évangile, et d'autre part un renoncement effectif à tout ce qui, dans notre vie, fait obstacle à cet amour, ou le concurrence. Oui, avant tout une lecture de l'évangile qui ne soit pas superficielle, rapide, mais approfondie, priante, faite en ayant bien présent à l'esprit que toutes ces actions et ces paroles du Seigneur, tous ces détails que nous trouvons dans l'évangile, sont quelque chose qui nous concerne personnellement, aujourd'hui, et que le Seigneur est vivant et proche de nous. Nous sommes l'aveugle à qui Jésus ouvre les yeux, nous sommes le paralytique à qui il rend le mouvement et la vie, nous sommes le sourd dont il ouvre les oreilles, nous sommes le mort qu'il ressuscite. Tout cela est actuel, et l'amour du Seigneur, cet amour personnel du Seigneur à notre égard devrait être pour nous véritablement l'essentiel, qui illumine tout le reste, non pas qui fasse disparaître le reste, mais qui l'illumine, qui donne vraiment un sens nouveau à notre vie. Il n'est pas nécessaire pour cela de quitter le monde, de donner aux pauvres tout ce que l'on possède, d'embrasser la vie monastique, bien que, en soi, ce renoncement total soit le meilleur moyen de laisser à notre amour du Christ le champ libre pour se développer ; mais pour que la lecture de la parole de Dieu produise en nous ses fruits, il faut au moins que nous soyons détachés affectivement des biens terrestres, libres de toute attache.

Mais vous me direz : « Oui, mais malheureusement nous avons été trop souvent infidèles à cet amour du Seigneur, infidèles à ses appels qui, si nous étions attentifs, retentiraient à nos oreilles chaque jour. Nous avons trop souvent imité le refus du jeune homme riche », C'est vrai, hélas ! Mais l'amour du Seigneur pour nous n'est pas devenu moins grand. C'est cela qui est merveilleux, et ce n'est pas une tristesse mauvaise teintée d'amertume que nos infidélités, que la prise de conscience de notre manque de générosité doivent éveiller en nous ; certes, une tristesse est normale, mais une tristesse paisible, toute pénétrée de douceur, toute pénétrée de confiance envers cet indéfectible amour du Seigneur pour nous.

Eh bien, puissions-nous, en ce dimanche, méditer les différents enseignements de cet épisode évangélique qui nous a été raconté et les laisser retentir dans nos cœurs, nous laisser interpeller par eux et voir comment aujourd'hui, dans notre vie quotidienne, y répondre. À la Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit, soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

LA CROIX, FOLIE POUR LES PAÏENS, SAGESSE DE DIEU POUR LES CROYANTS



Homélie du P. Placide pour l'Exaltation de la Sainte Croix 2007

Il y a quelques jours, je lisais un article d'un journaliste qui prétendait analyser les causes du déclin de la foi chrétienne dans le monde actuel. Cet auteur – je ne crois pas trahir sa pensée, tout en simplifiant son langage – rendait l'Église, l'Église catholique (car il semblait ne connaître qu'elle, et ne faisait aucune allusion à l'Orthodoxie), largement responsable de l'affaiblissement et du rejet de la foi chrétienne dans le monde. Car, disait-il, depuis la Renaissance, depuis le XVIII^e siècle surtout, ce à quoi aspire le monde moderne, l'esprit de la

modernité, c'est que chaque individu puisse jouir des plaisirs et des joies de ce monde sans autre limite que celles, sanctionnées par les lois de l'État, qu'impose la nécessité de ne pas trop gêner autrui. Le rôle des lois civiles n'est pas de sauvegarder un prétendu ordre moral, mais simplement d'empêcher que la libre recherche par chacun de la satisfaction de tous ses désirs ne gêne trop les autres. Et, disait-il, en face de cela, l'Église, – il aurait pu dire l'Évangile, – n'avait rien d'autre à proposer que la répression des instincts les plus naturels à l'homme. Le christianisme tel qu'il a été présenté jusqu'ici est une religion qui étouffe toute joie de vivre, qui ne prêche que la tristesse et le renoncement. Et, ajoutait-il, le christianisme, la foi chrétienne, ne retrouveraient d'attrait et n'auraient de chance d'avenir dans le monde tel qu'il est aujourd'hui, que si, enfin, les chrétiens comprenaient que les commandements de Dieu n'ont été formulés sous une forme négative que parce qu'ils ont été écrits du temps de Moïse, deux mille ans avant notre ère. Cette formulation négative était inévitable dans un monde qui n'est plus le nôtre, mais ils annonçaient déjà, dans ce contexte, une libération de l'individu par rapport aux contraintes et à l'oppression d'une société primitive. Bien compris à la lumière de nos connaissances actuelles, ils ne sont en leur essence qu'une proclamation des droits de l'homme, et ceux-ci ne font que les retraduire dans le langage d'aujourd'hui.

Ainsi interprété, disait ce journaliste, le Décalogue s'accorde pleinement avec l'aspiration du monde moderne au développement maximum de l'individu, sans autre limite que les lois de l'État, au-dessus desquelles il ne peut exister aucune autre loi. Cet individualisme ne s'oppose d'ailleurs pas à l'altruisme, comme le montre la prolifération des ONG et autres organisations d'assistance hors frontières. Et, disait encore cet auteur, il est heureux que dans l'Église, surtout depuis le concile libérateur Vatican II, – auquel il ne semblait pas comprendre grand-chose d'ailleurs, – un certain nombre de chrétiens ont réalisé cela, ont enfin compris que le mouvement féministe, la liberté sexuelle, la dépénalisation de l'avortement, de l'homosexualité, de l'euthanasie, représentent des libérations de l'individu et sont parfaitement compatibles avec un christianisme réinterprété à la lumière des sciences de l'homme. Ces chrétiens lucides seraient en effet prêts à militer pour cette révolution tellement nécessaire pour assurer la survie, souhaitable à ce prix, de l'Église. Pour la sauver, il faut que ces chrétiens, les prophètes d'aujourd'hui, soutenus par les médias, sachent s'organiser en groupes de pression assez puissants pour amener la hiérarchie à abandonner son interprétation fondamentaliste des commandements de Dieu, qui ne peut que mettre l'Église en contradiction avec la modernité et avec les lois des États démocratiques.

Tout n'est pas faux dans ce raisonnement, car je crois effectivement que l'auteur de cet article a bien discerné l'une des grandes causes de l'athéisme moderne. Le rejet de la foi chrétienne et de l'Évangile ne vient pas de ce que des raisons philosophiques irréfutables ou les progrès de la science auraient démontré la non-existence de Dieu, mais de ce qu'ils demandent à l'homme de renoncer à son moi, à son ego, et de préférer aux joies terrestres, aux joies sensibles, ces joies spirituelles que notre sociologue semblait totalement ignorer, de leur préférer cette joie que l'on découvre lorsque, par amour pour le prochain et par amour pour Dieu, nous renonçons justement à poursuivre cet épanouissement sans limite de notre ego.

Ce moi quasi divinisé nous oppose toujours aux autres, d'une manière ou d'une autre, quoi qu'on dise ; il engendre des attitudes d'opposition, d'exclusion, de critique et de révolte, parfaitement compatibles, il est vrai, avec la participation à des entreprises philanthropiques, mais inconciliables avec l'esprit de miséricorde universelle et d'amour désintéressé s'étendant même aux ennemis que prône l'Évangile. Je songe par exemple à

tel leader d'un grand mouvement humanitaire refusant toute aide aux rapatriés d'Algérie les plus démunis, sous prétexte qu'ils étaient des « colonialistes ». De telles attitudes idéologiques tuent toute vraie joie intérieure, toute joie profondément spirituelle, cette joie parfaite qui est la joie même de la Trinité sainte, et que le Christ est venu nous communiquer (cf. In, 16, 22-24). Mais, effectivement, depuis que le Christ est venu, depuis qu'il est mort et est ressuscité pour nous, depuis que les apôtres ont prêché le salut par la Croix, l'homme se trouve devant un choix fondamental. Quel est le sens qu'il veut donner à son existence ? Est-ce son propre épanouissement, la satisfaction de ses désirs terrestres, de son moi, de son ego, avec simplement la part d'altruisme indispensable pour pouvoir vivre en société ? Ou bien le but de son existence est-il de se dépouiller de tout ego, de son moi égocentriste, pour se donner complètement à Dieu et au prochain ? C'est un dilemme « copernicien » : quel est pour moi le centre du monde, autour duquel tout gravite ? Est-ce moi, ou est-ce un Autre ? Un Autre qui serait d'ailleurs mystérieusement au centre le plus intime de moi-même, parce que je me serais vidé de moi-même en lui laissant la place. Un Autre qui a voulu ne faire qu'un avec tous les autres, en qui je découvre sa présence. Ce qui ne veut pas dire que je perdrais mon identité, ma personnalité, loin de là. Mais la vraie personnalité de l'homme n'est pas dans ce qui le replie sur lui-même et l'amène inévitablement à s'opposer aux autres, dans la recherche de tout ce qui peut satisfaire son moi charnel et purement terrestre. Au contraire, elle est dans l'ouverture à Dieu et à tout homme, elle est dans la communion, le don de soi. Le renoncement au moi, la Croix plantée au cœur de notre vie, peuvent seuls nous donner accès à la joie véritable, à la joie parfaite et à la paix de l'âme. Ils n'en sont, si je puis dire, que l'envers.

Non, l'évangile n'est pas semeur de tristesse, de morosité, de découragement, de désespoir, bien au contraire. Et les saints nous montrent justement à quelle joie, à quel épanouissement profond de l'âme et d'une saine affectivité, peuvent parvenir des hommes qui ont vraiment répondu à son appel.

C'est pourquoi il est bon de lire et de relire les vies des saints, pour voir combien ce choix qu'ils ont fait, d'une façon tellement radicale, les a conduits à cette véritable joie en Dieu, à la véritable communion à la joie éternelle de la Sainte-Trinité, à la joie du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint, trois personnes distinctes unies éternellement dans l'unique essence divine. Oui, nous avons dans les saints des exemples merveilleux qui devraient enflammer notre cœur et animer en nous, réveiller en nous, pleinement, le désir de marcher sur leurs traces et de partager leur joie.

Parfois d'ailleurs, des auteurs non-orthodoxes critiquent les Orthodoxes en disant qu'à force de parler de la Résurrection, ils en oublient la Croix et les souffrances du Christ. Certes non ! Mais les Orthodoxes ne peuvent regarder la Croix qu'en y percevant la présence secrète de la Résurrection, qu'en la voyant déjà transfigurée par la présence secrète de la Gloire et de la joie du Ressuscité.

Cette joie de la Résurrection, c'est le but de la vie chrétienne, et s'il est question de croix, d'acceptation de la souffrance, de renoncement, s'il est question d'ascèse dans le christianisme, tout cela n'est pas du tout une fin en soi, un but, mais la manière inévitable, ici-bas, de réaliser cette mort à notre ego, par laquelle nous accédons à la joie divine, à la joie du don total de soi, pour laquelle Dieu nous a créés, pour laquelle Dieu a créé le monde, afin que les créatures raisonnables, les hommes, avec les créatures purement spirituelles que sont les anges, et avec toute la création, soient transfigurées par la gloire divine au jour de la Parousie et entrent pour les siècles sans fin dans cette joie inexprimable de la Trinité sainte. Gloire à Dieu pour tout ! Amen.

Les HomélieS du P. Placide Deseille

Sont à retrouver sur le site du Monastère de Solan

<https://monastere-de-solan.com>

Le recueil *La Couronne bénie de l'année liturgique*

est disponible à la Librairie du Monastère

<https://monastere-de-solan.com/16-la-librairie>

Il ne peut y avoir de vie spirituelle sans la lecture d'ouvrages spirituels. Lorsque vous sentirez les fruits de la lecture spirituelle, vous vous exclamerez : « Que le nom du Seigneur soit béni ! »

Savez-vous quelle puissance contient la parole de Dieu ? Et un livre de spiritualité, c'est la parole de Dieu. Comme une graine, elle tombe dans notre âme et, quand elle germe, elle la fendille telle une plante la terre. La parole de Dieu cache la puissance de Dieu Lui-même, la puissance du Christ.

Quand vous vous plongez dans un livre de spiritualité, vous en ressortez toujours rassasiés. Un ouvrage traitant de spiritualité est le meilleur outil dont vous disposez quotidiennement pour élargir devant vous l'horizon de votre vie spirituelle.

Archimandrite Aimilianos